

# *Petit traité sur la joie*

Par Fr. François Cassingena-Trevidy

**Besançon**  
**27 février 2020**



Chers amis,

Est-il indifférent à la joie – à cette joie dont nous allons parler – que nous soyons réunis, déjà, pour parler d'elle ? Ne commence-t-elle pas en effet déjà dans le simple fait – dans le miracle, ce soir, de notre rencontre ? Quand bien même nous ignorions présentement la joie, quand bien même nous l'aurions perdue, quand bien même elle nous aurait tout à fait désertés, ce soir nous avons traversé la ville, nous avons traversé la nuit, nous avons traversé les lumières artificielles par laquelle on s'évertue à dissiper le crépuscule, pour nous entretenir d'elle. Non point pour écouter quelqu'un qui la possède ni qui l'enseigne, mais pour nous la donner les uns autres, dans la réciprocité la plus ouverte et la plus chaleureuse. Car loin de débiter ici quelque définition de la joie ou d'en proposer les recettes, nous tâcherons d'en apercevoir l'horizon et d'en approcher le mystère. Du reste, si nous avons tellement appétit d'entendre parler d'elle, c'est qu'elle a déjà planté en nous quelque racine. Et parler de la joie, n'est-ce pas commencer de l'attiser, de l'allumer en nous ? Que chacun commence donc par interroger tout bas, dans l'intime de son cœur, les instants de sa vie où la joie, la vraie joie l'a certainement visité : ce serait amplement assez si l'entretien de ce soir avait réveillé – ou tout simplement éveillé en nous la spontanéité, la fraîcheur d'un tel exercice de mémoire. Si forts que nous nous croyions, que nous nous voulions, reconnaissons-nous fragiles devant la joie, et saluons, pour commencer, comme un trésor, l'essentielle fragilité de la joie elle-même.

Au vrai, de quel côté ranger la joie ? Dans quelle espèce de notre herbier intérieur lui assigner sa place ? S'agit-il d'une émotion ? D'un sentiment ? D'un état ? Ou s'agit-il d'une vertu et, qui sait, d'une vertu cardinale ? Mais nos efforts les plus volontaires, les plus acharnés, ne servent pas à grand-chose pour hâter sa présence : elle ne se fabrique pas, elle ne se mérite pas, elle ne se commande pas. Dans le vocabulaire souvent paresseux de notre vie subjective et de nos expériences, elle voisine parfois avec d'autres mots, au point de se voir confondue avec eux : elle a – au sens le plus sérieux de l'expression – de faux-amis. Mettons donc un peu les choses au clair. Il y a le plaisir. Il y a le bonheur. Il y a la joie. La distinction entre ces trois notions est subtile, délicate : elle n'en est pas moins bien réelle. Sans doute pouvons-nous les placer sur une échelle ascendante, mais ce n'est pas encore assez. À vrai dire, elles ne sont pas du même ordre. Qui sait s'il n'y a pas entre elles un abîme ? La joie, nous semble-t-il, est de haute naissance. De plus haute naissance que le plaisir, assurément. De plus haute naissance que le bonheur lui-même ; que ce bonheur dont on parle tant aujourd'hui et que tant de charlatans promettent, même ceux qui se targuent le plus de philosophie. Bref, il y a dans la joie quelque chose de plus, quelque chose d'étrange, quelque chose de solennel que les hommes les plus sécularisés eux-mêmes pressentent et vénèrent. Sur le bonheur on fait des chansons : à la Joie on voue des hymnes. Au-delà des joies au pluriel – des petites joies – il y a toujours la joie au singulier : au bonheur, d'ordinaire, on ne met point de majuscule, cependant que l'on en met volontiers à la Joie : on l'y met, même, presque d'instinct.

Derrière le mot joie se devine un visage. Un visage radieux. Celui que d'autres nous donnent à voir, parfois. Celui que nous donnons nous-même à voir, parfois. Au demeurant il y a bel et bien, étymologiquement, de la lumière dans ce mot-là. Le latin *gaudium*, d'où vient notre mot « joie » (comme « liesse » vient de *laetitia*), se rattache à une racine indo-européenne *gaw-* qui connote l'idée de lumière. Celle-ci se trouve par exemple dans le grec *ganos* qui évoque l'éclat d'un liquide limpide et brillant, eau, de source, miel ou vin. Le Psalmiste ne célèbre-t-il pas lui aussi « le vin qui réjouit le cœur de l'homme » (Ps 103, 15) ? Alors que le bonheur est toujours un peu installé, un peu sédentaire, un peu cossu, la joie, elle, suggère presque immédiatement au fond de nous-même la représentation d'un mouvement, d'une énergie, de quelque chose qui vit, qui danse, qui arde. Est-ce pour rien que l'on parle d'un feu de joie ? Et le Poverello d'Assise ne dit-il pas, dans son *Cantique du soleil*, que le feu est « beau et joyeux et plein de force et vigoureux ? *Ed ello è bello et iocundo et robustoso et forte...*

La joie est légère, elle est agile : l'on ne saurait l'alourdir, ni encombrer le chemin de ceux qui marchent vers elle, avec un lourd appareil didactique. Sur cette réalité vivante – et dont nous entrevoyons déjà la sainteté –, nous nous contenterons de mettre quelques mots : enfermer la joie dans une définition, la mettre en cage conceptuelle, ce serait se condamner soi-même – je ne dis pas à ne point la posséder (nul à proprement parler ne saurait la posséder jamais), mais à ne point entrer dans sa familiarité, dans ses régions, dans son royaume. Nous toucherons neuf mots à propos de la joie, pour tenter d'approcher son identité profonde. La joie habite certainement l'espace que dessinent nos neuf épithètes, lesquelles suggèrent aussi, bien sûr, autant de chemins pour y parvenir.

Et qui dirons-nous, pour commencer, de la joie, que dirons-nous spontanément, sinon qu'elle est **cachée** ? Soyons honnêtes, en effet. Nous ne la voyons pas d'emblée. Tenez ! Pour venir jusqu'à vous, j'ai pris le train, le métro, j'ai passé par les rues et les places, et je ne l'ai point vue – pas immédiatement, en tout cas – pas davantage, sans doute, hélas, que d'autres ne l'ont vue sur moi. J'ai vu le souci, la fatigue, l'amertume. J'ai vu ça et là la gaieté, plus souvent l'excitation, mais dirai-je que j'ai vraiment vu, que j'ai vraiment lu la joie sur les visages ? *Il y a les hommes, nous tous*, déclare Chantal, l'héroïne de *La Joie* de Bernanos. *Les hommes sont tristes, si tristes ! Est-ce bizarre ? J'ai mis des années et des années à l'apprendre, figurez-vous... On est trop habitué, on ne voit pas comment les hommes sont tristes... Du moins je ne voulais pas le croire ; je ressemblais à ces imbéciles qui prennent un air de gaieté complice pour parler à des malades, on a envie de les gifler. Bien sûr, il y a la joie de Dieu, la joie tout court – chacun de nous s'en fait une idée... Mais les grands, les très grands gardent le secret de la laisser paraître sans dommage pour le prochain<sup>1</sup>.* La joie ne se voit donc point au dehors, autour de nous. Et c'est à peine, parfois, si nous la voyons en nous-même. L'indice même de sa présence réelle en nous et autour de nous est peut-être d'ailleurs que nous n'avons pas trop d'évidence facile à son sujet. *Deus absconditus* (Is 45, 15). La Joie a le tempérament de Dieu : elle se cache. Sa radiation n'a rien d'extraverti : elle procède vers un centre. Le mot joie a toujours consonné à mes oreilles avec le mot géode, c'est-à-dire avec ces pierres rébarbatives au dehors qui cèlent au-dedans la splendeur d'un cristal. Mais si la joie est foncièrement cachée, c'est naturellement à la chercher que nous sommes conduits : une *quête de joie* s'ouvre devant nous, à vrai dire contemporaine de toute notre vie.

*Il dit : Il faut partir pour conquérir la Joie :  
Vous irez deux par deux pour vous garder du Mal,*

---

<sup>1</sup> BERNANOS, *La Joie*, Paris-Plon, La Palatine-Genève, 1947, p. 376.

*Par les forêts, les fleuves, par toutes les voies  
Ouvertes sur les solitudes de lumière :  
Vos bonheurs assouvis sentent déjà la cendre :  
Vous chasserez de nuit, de jour, jusqu'aux frontières  
De l'âme, où vous n'avez pas osé descendre :  
Il vous faudra forcer au fond de leurs retraites  
Jusqu'au ciel de la mort, étrangement hanté,  
Tout scintillants comme des bijoux de Beauté,  
Les Anges sauvages de l'éternelle Fête<sup>2</sup>.*

Et la joie de cette quête de Joie est déjà dans la quête elle-même, autrement dit la joie commence de se donner – de se révéler – dans le chemin que l'on entreprend à sa recherche. *Joie pour les cœurs qui cherchent Dieu* (Ps 104, 3). Joie pour les cœurs qui *cherchent*... a joie n'est pas dans la satiété, mais dans le désir ; un désir à la mesure sans mesure de son objet.

Que si la joie est cachée, c'est qu'elle est **profonde**. Alors qu'au plaisir s'attache quelque chose de superficiel, sinon d'épidermique, la joie sollicite des régions autrement profondes et vertigineuses de l'être. C'est là qu'elle s'origine, c'est là qu'elle a lieu. Il semble qu'elle surgisse chaque fois que nous touchons aux confins de contrées infinies, comme cela arrive dans les expériences authentiques – paroxystiques – de la vérité, de la beauté et de l'amour. Elle est alors parfaitement réversible en larmes, compatible avec les larmes, lesquelles sont en quelque sorte, nous le savons bien, la sécrétion la plus spontanée des grandes joies. Profonde, la joie est éminemment humaine et humanisante. Elle procède en nous de la source, du fond – nappe phréatique – comme elle nous y ramène. Un fond qui n'est pas de fange, mais, au contraire, d'une étonnante limpidité. La joie est inaccessible, en tout cas, pour quiconque ne vit pas au fond. Qui ne vit pas au fond, si dur que soit ce qu'il vit, ne connaîtra jamais la joie. La joie est bien moins dans les circonstances de la vie, dans l'événementialité du vécu, que dans la profondeur du *vivre* en tant qu'acte. Ce sont les assises mêmes qu'elle investit.

Comment s'étonner que, prenant naissance et s'établissant dans les profondeurs de l'être, la joie soit aussi **permanente** et survive à tout ce qui, dans l'écume des jours, semble la contrarier, voire l'anéantir ? Il y a quelque chose de foncièrement inamissible et de constant dans la vraie joie. Sous la multiplicité des péripéties et des circonstances, la joie procède d'un invariant ; elle procède même précisément de la conscience que nous prenons de l'immuable en nous. Comme celle qu'a magnifiée pour jamais le fameux choral *Jesus bleibet meine Freude* de Jean-Sébastien Bach, la vraie joie ne peut que demeurer, avec toute la signification qui s'attache à ce verbe dans le quatrième évangile. Le Christ johannique parle équivalentement de complétude : *Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète* (Jn 15, 11). *Vous aussi, maintenant, vous voilà tristes ; mais je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie nul ne vous l'enlèvera* (Jn 16, 22). Le secret de la joie sera donc de s'établir, sous l'eau courante de la vie (voire franchement à contre-courant des tourbillons de la vie), en ce qui demeure : c'est ce que nous fait demander une fort belle prière d'ouverture de la liturgie eucharistique : « *Donne à ton peuple d'aimer ce que tu commandes et de désirer ce que tu promets, pour qu'au milieu des changements de ce monde nos cœurs soient établis là où sont les vraies joies.* »<sup>3</sup> S'il est assez naturel au bonheur de s'enfuir, la joie, quant à elle, se signale à sa stabilité.

---

<sup>2</sup> Patrice de LA TOUR DU PIN, *La Quête de Joie* Paris, Gallimard, 1939, p. 21.

<sup>3</sup> Missel Romain, XXI<sup>e</sup> dimanche du Temps ordinaire : *ut, ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia.*

Il y a aussi dans la joie une note d'immensité. Oui, la joie – toute joie, même petite – est **immense**. Du reste, la liturgie lui donne expressément ce titre dans la dernière strophe de l'*Ubi caritas* qui, le Jeudi saint, accompagne le rite du lavement des pieds :

*Simul quoque cum beatis videamus  
Glorianter vultum tuum, Christe Deus :  
Gaudium quod est immensum, atque probum,  
Saecula per infinita saeculorum*

Immense joie que procure aux bienheureux, comme « Paysage choisi » par excellence, la Face du Christ, bien sûr, mais aussi, dès à présent, dès ici-bas, joie du monde, joie indéfiniment expansive, joie cosmique qu'expriment à l'envi tant de psaumes :



*Joie au ciel ! Exulte la terre !  
Que gronde la mer et sa plénitude !  
Que jubile la campagne et tout son fruit,  
que tous les arbres des forêts crient de joie  
à la face du Seigneur, car Il vient (Ps 95, 11-13).*

*Le Seigneur est roi ! Exulte la terre,  
Joie pour les îles sans nombre ! (Ps 96, 1)*

Qui regarde avec sympathie profonde les soulèvements immobiles des montagnes ou les étendues de l'océan que le vent anime peut entrer dans le sentiment d'une joie proprement « œcuménique » autant qu' « élémentaire », d'une joie énorme, d'une joie latente, d'une joie immanente à l'advenir et au devenir même du monde. Il en va comme si le monde nous demeurerait dans la joie de sa genèse. Joie naturelle ou natale, c'est-à-dire intrinsèque à tout ce qui naît (*natura*). Coextensive à toute la création, propagée à toute la création dont l'être-là est l'effet d'une joie fondamentale, la joie opère à l'intime de nous-même, aussi, une dilatation, à tel point que cet élargissement de notre assise intérieure est l'indice très particulier de son « invasion ». Alors que le bonheur est domestique, voire casanier, la joie est éminemment spacieuse, comme l'a montré naguère le philosophe Jean-Louis Chrétien dans un livre magistral sur le sujet, précisément sous-titré « Essai sur la dilatation »<sup>4</sup>. Non seulement la joie nous rend immenses, mais elle se révèle à vrai dire si vaste que c'est nous qui « infusions » en elle, nous qui entrons éperdument dans ses espaces. Sans doute est-ce le sens de l'invitation adressée par l'Évangile au *serviteur bon et fidèle* : *Entre dans la joie de ton Seigneur* (Mt 25, 21)<sup>5</sup>. Nos joies les plus aiguës (lesquelles peuvent passer par de très humbles choses) sont la promesse, les prémices d'un dépassement.

De la joie, nous dirons encore qu'elle est **gratuite**. Nul ne peut la provoquer, la commander, l'acheter. S'il se trouve effectivement des conditions, des circonstances qui la préparent, aucun artifice n'entache son origine ni n'entre dans sa composition. Sa grâce, son secret, son mystère, c'est qu'elle est foncièrement donnée. Que si elle ne survenait pas à

<sup>4</sup> Jean-Louis CHRETIEN, *La joie spacieuse. Essai sur la dilatation*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.

<sup>5</sup> Il est remarquable que saint AUGUSTIN fasse de ce verset le point d'orgue et en quelque sorte l'estuaire de sa fameuse extase d'Ostie, moment d'intense dilatation : « De même qu'en ce moment nous essayons notre essor, et qu'en un éclair de pensée nous avons atteint l'éternelle Sagesse immuable au-dessus de tout, supposons que ce contact se prolonge, que toutes les autres visions subalternes s'évanouissent, que celle-ci ravisse seul le voyant, l'absorbe, l'abîme en d'intimes félicités, en sorte que la vie éternelle ressemble à cette intuition fugitive pour laquelle nous avons soupiré..., ne serait-ce pas alors la réalisation de cette parole : "*Entre dans la joie de ton Seigneur*" ? » (*Confessions*, IX, x, 25, trad. P. de Labriolle, Paris, CUF, 1954, p.229).

l'improviste, elle ne serait plus la joie. Nous n'avons sur elle ni autorité ni mainmise. Tel ou tel pourra se flatter de ce qu'il construit son bonheur par ses propres moyens : personne ne saurait prétendre se donner la joie à lui-même. Nul n'en trouve en lui-même exclusivement les ressources : elle vient par l'avenue d'une parole, d'un visage, d'une présence. Seul *autrui*, seul *autre-part* peut me donner la joie. Elle me viendra tout soudain, non comme un salaire, encore moins comme un dû, mais comme une visitation, comme un « évangile ». Si nous avons l'oreille fine et l'œil vraiment lumineux, nous entendrions, nous verrions sans cesse, par le menu, des anges nous annoncer la joie : *Soyez sans crainte, car voici que je vous annonce une grande joie* (Lc 2, 10). Nous méditerions sans cesse les mystères joyeux des choses de la vie, dont les mystères douloureux eux-mêmes demeurent inextricables. La gratuité – l'ingénuité – de la joie prend au dépourvu notre hâte, notre ambition, notre prétention à être les artisans compétents et solitaires de notre bonheur.

Voilà qui nous conduit tout droit à affirmer de la joie qu'elle est **généreuse**. Alors que le plaisir risque d'entraîner un repli, une incurvation du sujet sur lui-même, la joie l'ouvre sur la communication, comme dans la modeste aventure domestique offerte par l'Évangile en parabole : *Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, la drachme que j'avais perdue* (Lc 15, 9). La joie n'est point jalouse : elle convoque. Elle invite. Elle se nourrit du don, selon que l'exprime à merveille le logion de Jésus rapporté dans les *Actes des Apôtres* : *Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir* (Ac 20, 35), cependant que Paul, stimulant les Corinthiens à la générosité pour la grande collecte qu'il patronne au bénéfice des chrétiens pauvres de Jérusalem, leur rappelle la posture intérieure qui préside à tout don agréable (c'est-à-dire digne de l'agrément de Dieu et des hommes) : *Dieu aime celui qui donne avec joie* (2 Co 9, 7). Si le bonheur peut isoler dans le chez-soi, la joie a l'instinct, le génie des vastes édifices, et c'est sous son signe que se font les cohabitations véritables. Secrète, discrète, intime, elle est aussi capable de se répandre et de se communiquer, de faire corps, de faire cité, et de devenir elle-même – *in fine* – la cité que tous habitent. Elle possède une dimension « sociale », elle manifeste un tropisme « social », au sens le plus compréhensif de ce terme (celui que lui donnait le Père de Lubac en sous-titre de son *Mystère de l'Église*) : Jérusalem, capitale de la joie, chef d'œuvre de la joie, est le symbole achevé de cette vertu éminemment « édifiante », à travers toutes les Écritures :

*Que ma langue s'attache à mon palais  
si je perds ton souvenir,  
si je ne mets Jérusalem  
au plus haut de ma joie !* (Ps 136, 6).

*Réjouissez-vous avec Jérusalem,  
exultez en elle, vous tous qui l'aimez,  
soyez avec elle dans l'allégresse...* (Is 66, 10, matière de l'introït du IV<sup>e</sup> dimanche de Carême)

*Soyez pleins d'allégresse et exultez éternellement  
de ce que Moi je vais créer :  
car voici que je vais faire de Jérusalem une exultation  
et de mon peuple une allégresse* (Is 65, 18).

Nous ne saurions éluder pour autant une dimension fondamentale de la joie, telle qu'elle se révèle déjà en toute expérience authentiquement humaine et, bien sûr, telle qu'elle se caractérise en christianisme. Elle est **paradoxe**, ce qui, en christianisme, se traduira par

« pascal »). Entendons par là – mais loin de tout dolorisme et de toute névrose – qu’elle est mystérieusement compatible avec tout ce qui, à vues humaines sommaires, semblerait la contrarier, voire l’anéantir tout à fait : avec la souffrance, et la mort même. Non pas seulement en ce sens qu’elle serait l’après, la conséquence, la récompense, la compensation de la souffrance et de la mort, mais parce qu’elle éclate – là réside précisément le paradoxe – au cœur de l’épreuve vécue comme une ouverture, comme un passage, comme une « pâque ». Telle est l’expérience christique et chrétienne par excellence. Celle que reflètent les Béatitudes du Discours sur la montagne (Mt 5, 1-12), celle qu’exprime le quatrième évangile à travers l’image de l’accouchement : *La femme, sur le point d’accoucher, s’attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu’elle a donné le jour à l’enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu’un homme soit venu au monde* (Jn 16, 21). Telle est l’expérience singulièrement marquée de l’apôtre Paul : *Je suis comblé de consolation ; je surabonde de joie dans toute notre tribulation* (2 Co 7, 4). *En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j’endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps qui est l’Église* (Col 1, 24). *Si mon sang même doit se répandre en libation sur le sacrifice et l’oblation de votre foi, j’en suis heureux et m’en réjouis avec vous tous, comme vous devez, de votre côté, en être heureux et vous en réjouir avec moi* (Ph 2, 17-18). Telle est l’expérience de François d’Assise, racontant à ses frères les contrariétés au milieu desquelles resplendit la « joie parfaite ». Telle est l’affirmation centrale de la liturgie du Vendredi saint : *Ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo*<sup>6</sup>. Il y a là, certes, pour nos représentations spontanées, mondaines, une version difficile de la joie, une version ardue de la joie, mais la vie se charge de nous montrer (sans que la moindre raideur stoïcienne soit de mise), que toute joie cherchée ailleurs que sous ces latitudes-là n’est au fond qu’une chimère.

Une fois reconnus tous ces caractères – le dernier surtout –, s’étonnera-t-on que la joie, la vraie joie soit d’essence spirituelle, autrement dit, en termes chrétiens, qu’elle procède de l’Esprit Saint, Joie substantielle de Dieu ? Paul – décidément lui – le dit expressément dans son énumération des fruits (ou plus précisément du fruit, au singulier) de l’Esprit : *Le fruit de l’Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi* (Ga 5, 22). On remarquera bien sûr, dans cette végétation vivante, le voisinage immédiat de la joie avec la charité et la paix. Ce voisinage se retrouve dans la manière dont Paul détaille la nature profonde du Royaume : *Le règne de Dieu n’est pas affaire de nourriture et de boisson : il est justice, paix et joie dans l’Esprit Saint* (Rm 14, 17). Mais souligner l’essence spirituelle de la joie ne signifie nullement que la « chair » en soit exclue ni ne puisse y accéder. Bien au contraire, celle-ci se voit invitée au banquet de la joie spirituelle, assumée dans son dynamisme, transfigurée dans son rayonnement. Car la chair aussi est promise à la joie, susceptible de joie, capable de joie. Comment la joie, même, serait-elle possible, si la chair n’y avait nulle part, si la joie n’avait lieu d’être en elle aussi ? *Mon cœur et ma chair exultent pour le Dieu vivant*, s’écrie le Psalmiste (Ps 83, 3).

Nous achèverons nos litanies de la joie en disant qu’elle est à **venir**, ce qui, en christianisme, se traduira par « eschatologique ». Interrogeons déjà tout simplement notre expérience la plus humble de la joie : nous la sentons toujours, quoi qu’il arrive, quoi qu’il nous soit arrivé, comme en avant de nous, et, par conséquent, comme motrice. Tout notre vivre procède secrètement vers la joie. Elle est notre terre promise. Rien ne parvient à décourager en nous l’attente de cet *être-plus* qu’évoquait le Père Teilhard de Chardin. *Spe gaudentes*. Ce pourrait être notre devise et notre mot d’ordre, emprunté au catalogue que Paul dresse des attitudes fondamentales de la vie chrétienne : *avec la joie de l’espérance* (Rm 12, 12). Ce n’est

---

<sup>6</sup> « Voici qu’à cause du bois (de la croix) la joie est entrée dans le monde entier ! »

pas à dire, d'ailleurs, que les chrétiens aient le monopole de la joie : ils l'apprennent eux aussi, et c'est dans la mesure où ils partagent la joie des autres qu'ils la connaissent. *Réjouissez-vous avec qui est dans la joie...* (Rm 12, 15). Bref, la joie ne se découvre qu'à celui qui, *oubliant le chemin parcouru, va droit de l'avant, tendu de tout son être* (Ph 3, 13). La joie est moins dans l'obtention du terme, moins dans la consommation de la réalité terminale, que dans la perception de la distance qui sépare encore de cette réalité, que dans la décision de se mettre en marche vers elle, d'autant que, en l'occurrence, cette réalité ultime transcende toute possession, interdit toute consommation possible. Même donnée, même présente, cette réalité demeure à venir. Telle est la joie des mages marchant à l'étoile, celle-ci demeurant lointaine et, par conséquent attractive, alors même qu'elle s'immobilise sur le terme du voyage. *Ils se mirent en route ; et voici que l'astre, qu'ils avaient vu à son lever, les précédait jusqu'à ce qu'il vînt s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. À la vue de l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie* (Mt 2, 9-10). Peut-être la joie chrétienne<sup>7</sup> est-elle, fondamentalement, la joie de partir, ce *partir* s'assortissant d'une grâce en quelque sorte « apéritive » : *Quelle joie quand on m'a dit : Nous allons à la maison du Seigneur !* (Ps 121, 1). Joie foncièrement « horizontale » (elle est à l'horizon : un horizon qui ne recule pas, mais qui, pour autant, ne disparaît jamais comme horizon) ; joie solitaire et néanmoins partagée du guet, de l'éveil et de la marche vers une Joie qui vient elle-même à notre rencontre, comme projet ultime de Dieu sur l'humanité. C'est ce que chante, avec le prophète Baruch (Ba 5, 5 ; 4, 36), l'antienne de communion de second dimanche de l'Avent : *Ierusalem, surge et sta in excelso, et vide iucunditatem quae veniet tibi a Deo tuo*. Si la joie cessait d'être à l'horizon – si elle cessait d'être l'horizon, jusque dans la fruition actuelle que l'on a d'elle, elle cesserait d'être la joie. Si la joie cessait d'être « utopique », jusque dans le lieu même où elle a résidence, elle cesserait d'être la joie.

Il y a trois-cent-soixante-six ans, presque à la même heure où nous sommes, un homme traçait sur un papier (qu'il couvra par après dans la doublure de son vêtement) les mots suivants dont le mot FEV formait l'en-tête :

*Joie, joie, joie, pleurs de joie...  
Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.*

Joie née en pleine nuit et la laissant intacte. Joie recopiée trois fois par l'écolier, en son « exercice » de vie autant que d'écriture. Le secret de cette nuit-là n'a cessé, depuis, de faire son œuvre de lumière, comme ces cierges que nous nous propageons les uns aux autres dans la grande Vigile pascale. Nous resterons, si vous le voulez bien, sur le soleil de minuit que fit un instant, auprès de la cire ardente, l'encre fraîche encore sur la page. Les pleurs sont plus étroitement frères de la joie que ne le sont les mots.

\*

*François Cassingena-Trevidy est moine bénédictin de l'Abbaye St Martin de Ligugé, où il cumule les activités de maître de chœur et d'émailleur sur cuivre. Normalien, c'est un excellent écrivain, poète à ses heures et professeur de théologie à l'Institut Catholique de Paris. Adeptes de la marche, c'est un amoureux de la nature qui saura nous aider à retrouver « la joie chrétienne » sur le chemin qui nous mène à Pâques.*

---

<sup>7</sup> L'Église s'est exprimée à deux reprises de manière substantielle sur cette joie : voir PAUL VI, *Gaudete in Domino* (*La joie chrétienne*), 9 mai 1975 ; FRANÇOIS, *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013.